

VEDOMOSTI

4 décembre 2006

LA CLASSE OUVRIÈRE OLEG ZINTSOV

Un nouveau théâtre européen se sent parfaitement bien aux usines. (...)

De ce théâtre apporté maintenant à Moscou par le Festival Net, chez nous on n'en trouve pratiquement pas. Mais il y a sa place. Cette place ne porte pas le nom de théâtre mais de fabrique, ou usine à vin. Mais pour le Festival du nouveau théâtre européen, les lieux désaffectés deviennent des lieux exemplaires. (...)

Les encyclopédies donnent deux significations au mot italien « coda » : le vers supplémentaire dans la poésie, ou le paragraphe final de la forme musicale complétant la partie principale. François Tanguy a intitulé son spectacle « Coda ». Depuis 1985, le Théâtre du Radeau habite dans un hangar autrefois succursale Renault. A Moscou, l'espace adéquat au spectacle a été trouvé derrière la gare de Kursk, transformé en Centre d'Art.

D'ailleurs « Coda » ressemble presque à du théâtre traditionnel : tu es assis sur de petites chaises, tu regardes la scène, tu écoutes la déclamation française, par principe sans traduction simultanée. On peut lire les textes dans le programme : les fragments de Kafka, Lucrèce, Dante, Hölderlin et Artaud. Lire attentivement est inutile. « Coda » est plus avant-gardiste que l'excursion britannique du monde d'en bas. La scène est découpée par les panneaux de bois et les écrans de polyéthylène, les artistes sans arrêt déplacent l'un et l'autre, les textes sonnent soit distinctement, soit étouffés par la musique, soit en confluence de grondement polyphonique. Dans la mise en scène on peut deviner des citations de toiles classiques, mais on peut n'apprendre rien : l'écho culturel dans le spectacle fonctionne comme un philtre ; le coton ou le lait à travers quoi on filtre le temps scénique.

On peut dire que l'aventure ici se passe avec l'espace. Ou comparer le mouvement de tous ces plans et écrans à la structure complexe musicale, dans laquelle importent non les mélodies mais les proportions rythmiques, l'organisation des timbres, et toutes ces finesses infinies, qui séparent l'harmonie de la cacophonie. Dans « Coda », leur analogie devient la facture des matières, les changements d'éclairage, et même le travail des ventilateurs, le mouvement léger des tissus, sont comme la note jouée au moment précis. Mais il nous faut arrêter d'en rajouter à la comparaison et de multiplier l'emphase. Dans « Coda », tout est merveilleusement palpé et concret : le temps s'est écoulé, comme le lait.